

Η ΕΨΙΝΑΧΕΝΟΥΩΟΠΤΗΝΒΙΝΕΥΒΑ
ΗΧΟΟΣΔΕΧΕΠΕΤΗΝΑΨΩΠΕΓΗΤΗ
ΤΕΧΟΝΚΟΥΕΙΥΝΑΣΟΥΩΝΤΗΜΝΤΕ

CAHIERS

ΔΥΩΥΝΑΧΕΝΟΥΩΟΠΤΗΝΒΙΝΕΥΒΑ
ΕΜΗΝΔΟΥΠΕΟΠΤΗΝΒΙΝΕΥΒΑ
ΑΥΝΨΧΩΛΚΜΠΡΕΣΝΤΕΔΥΩΝΗ

METANOIA

ΜΗΝΤΕΡΕΠΕΤΗΝΑΨΩΠΕΓΗΤΗ
ΜΑΡΤΑΝΤΟΥΑΔΑΥΩΠΕΚΕΟΥΔΥ
ΥΒΡΙΖΕΜΝΟΥΜΑΡΕΡΩΜΕΣΕΡΤΑ
ΩΝΤΕΥΝΟΥΝΨΕΠΤΙΘΟΥΜΕΔΩΝ
ΡΡΕΔΥΩΜΑΥΝΟΥΧΗΡΠΙΒΒΡΡΕΕΔ
ΩΝΑΣΧΕΚΑΔΩΝΝΟΥΠΩΓΔΥΩΜΑ
ΕΧΗΡΠΤΗΝΑΣΕΔΣΚΟΣΒΒΡΡΕΨΙΝΑΔ
ΨΤΕΚΑΨΜΑΥΧΩΤΟΥΕΙΣΝΑΣΔΩΤΗ
ΥΔΕΙΕΠΕΙΟΥΝΟΥΠΩΓΝΑΨΩΠΕ



ΕΧΕΙΣΧΕΕΡΨΑΣΝΑΥΡΕΡΗΝΚΑΜ
ΥΕΡΗΥΖΜΠΕΗΡΟΥΩΓ'ΕΝΔΧΟΟ
ΤΤΑΥΧΕΠΩΩΝΦΕΒΟΛΔΥΩΥΝΑΤΡ
ΝΕΠΕΧΕΙΣΧΕΕΓΕΝΜΙΚΑΡΙΟΣΝΕΝ
ΝΔΧΟΣΔΥΩΕΤΟΥΠΤΗΧΕΤΕΤΝΑ
ΑΤΜΝΤΕΡΟΧΕΝΤΩΤΗΝΖΝΕΒΟΛ

17

1979

revue trimestrielle

CAHIERS
METANOIA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26200 Montélimar

Tél : (75) 90.30.44 Marsanne
Association déclarée, loi de 1901
CCP 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :
Émile GILLABERT

Imprimé en France 03/79

Dépôt légal n° 03/79

Imprimerie Offset-Service
à La Voulte

CAHIERS METANOIA

SOMMAIRE

EDITORIAL	p.3
Notre visage originel	p.3
<i>Aucune chose n'est</i>	p.3
<i>Les créatures sont pur néant</i>	p.4
<i>Horreur du vide</i>	p.6
<i>Polir le miroir</i>	p.9
<i>Le vide libérateur</i>	p.11
Avis	p.14
COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS	
Logia 25 et 26	p.15
LE CHANT DE LA PERLE (essai de commentaire)	p.29
BIBLIOGRAPHIE	p.33
ACTUALITE	p.35
POÉSIES	p.41

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le Bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux *Cahiers Métanoïa*, Marsanne, 26200 Montélimar.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? log. 76.

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

- cahiers 1975	120 F
- cahiers 1976	120 F
- cahiers 1977	120 F
- cahiers 1978	120 F

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un Associé, nous adresserons, à titre de spécimen gracieux, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera, susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

ÉDITORIAL

NOTRE VISAGE ORIGINEL

Les grands maîtres se sont toujours comportés de telle façon que leurs élèves ou leurs disciples puissent un jour appréhender la Vérité par eux-mêmes dans l'expérience directe.

C'est dans cette perspective que nous devons lire et relire les logia de l'Évangile selon Thomas, car Jésus nous enseigne comment, grâce à une recherche incessante, ce qui est caché nous sera révélé. Nous avons l'insigne faveur d'avoir un texte originel qui est resté à l'abri des gloses, des interpolations, des commentaires etc. Mais apportons-nous à nos tentatives d'interprétation des paroles du Maître les dispositions requises ? Notre héritage religieux et culturel ne constitue-t-il pas un obstacle à la vraie recherche ? Comment savoir si nous sommes sur la bonne voie ? A ce propos, dans les anecdotes dont fourmille la littérature tch'an, on raconte qu'un disciple de Hui-neng, devenu maître à son tour, alla voir un autre grand maître, que la méditation plongeait dans un état d'inconscience. Au cours de leur conversation le disciple de Hui-neng parla des instructions de son maître, de la grande liberté que confère le «ne-pas-faire», alors que la station assise (en méditation) risque de nous maintenir dans le dualisme - la non-perturbation par rapport à la perturbation étant encore une conception du mental -. Entendant cela, le Vénéré maître réalisa en un éclair le temps perdu : «Ces trente années que j'ai passées assis pour rien !»

AUCUNE CHOSE N'EST

On sait que Hui-neng devint sixième patriarche après avoir composé une stance qui était la réplique à celle de Shen Hsiu dont voici le texte :

*Ce corps est l'arbre bodhi¹,
Ce cœur est comme un miroir brillant.
Sans cesse nous les époussetons et essuyons
Afin de ne pas y laisser s'attacher la poussière.*

¹ Figuier sacré sous lequel le Bouddha atteignit l'Illumination.

La stance de Hui-neng était la suivante :

*Il n'y a pas d'arbre d'Illumination (bodhi),
Ni cadre de miroir brillant
Puisque, intrinsèquement, tout est vide,
Où la poussière peut-elle s'attacher ?*

Hui-neng, pour tenter de nous communiquer son expérience, déclare : «Dès le commencement, aucune chose n'est», et il nous donne l'essence de son message dans la «vision dans notre nature propre». Mais notre nature, n'étant «aucune chose», est Vide. Par conséquent, «voir dans sa propre nature» est «voir dans le Vide». Cependant la Vacuité dont il est question n'est pas le néant ; elle introduit la question : «Qui voit ?» et elle rend possible la relativité.

Se fondant sur notre nature originelle - synonyme de Vide, d'Absolu -, Hui-neng écarte le processus de purification, car le miroir qui la symbolise, n'a pas perdu sa clarté originelle et s'il y a purification, celle-ci ne peut qu'être l'œuvre de la clarté originelle. Or ce qui est originel transcende le temps et interdit de penser qu'il fut un temps où le miroir était pur alors que maintenant il serait souillé. La clarté intemporelle n'est pas à restaurer ; elle est inaltérable chez l'ignorant comme chez le sage. On a en soi ce qui connaît, ce qui permet la vision de notre Visage Originel. «Vois à quoi ressemble ton visage en ce moment même, le Visage que tu avais avant que tes parents ne soient nés», nous demande Hui-neng, le véritable fondateur du tch'an.

LES CRÉATURES SONT PUR NÉANT

Pour que les échanges soient féconds, il faut qu'il n'y ait pas un trop grand décalage de niveau de conscience entre l'auteur et le lecteur. Interpréter Hui-neng avec une pensée dualiste, c'est se condamner à ne pas le comprendre et à dénaturer son enseignement. Hui-neng dit lui-même : «Tant qu'il existe une manière dualiste de regarder les choses, il n'y a pas de libération. De la même façon, interpréter les sermons de Maître Eckhart dans la perspective d'une conception anthropomorphique du divin, c'est se condamner à trahir sa pensée. Du reste, les commentaires de son œuvre sont à ce point divergents qu'ils nous obligent à relire et à redécouvrir Maître Eckhart. La lumière que projette le message de Hui-neng peut éclairer l'œuvre du maître rhénan, surtout celle où il s'exprime dans sa langue maternelle en s'adressant aux moniales de la Rhénanie. En effet, dans ses sermons, Maî-

tre Eckhart est plus original, plus personnel, plus spontané que dans son œuvre latine née dans un contexte universitaire et scholastique.

A Maître Eckhart, comme à Hui-neng, s'applique la parole qui révèle l'attitude fondamentale du gnostique : «Etre au monde sans être du monde». Leurs œuvres respectives ne signifient pas la fuite du temps, ne serait-ce que le temps d'un ravissement comme chez un Plotin par exemple (voir Ennéades IV, 8, I, I). Nulle opposition entre un monde inférieur et un monde supérieur, nul appel à une purification stérile, nulle propension à l'abstraction intellectuelle. Pas de fuite de la situation présente, mais un laisser-être, une désappropriation (en allemand : Gelas-senheit), une vacuité d'images. Maître Eckhart nous presse de nous libérer de tout esprit de possession à l'égard des images et des œuvres. Alors se fait jour l'identité. Car «la similitude est quelque chose qui n'a pas cours en Dieu ; ce qui a cours dans la Déité et dans l'éternité c'est l'identité. Or, semblable ne signifie pas identique. Si j'étais identique, je ne serais pas semblable. A ce qui est identique rien d'étranger n'est mêlé. Dans l'éternité il y a seulement identité, mais non similitude» (Sermon Vidi supra montem). Or, c'est par le Fils que l'identité nous est offerte puisqu'il ne fait qu'un avec le Père : «Si vous voulez connaître Dieu, vous devez non seulement être semblables au Fils, mais vous devez être le Fils lui-même» (Sermon Quasi vas auri solidum). Si nous établissons des distances entre le Fils et nous, c'est parce que nous manquons de réalisme : «Le Père engendre son Fils au plus intime de l'âme, et il t'engendre en même temps que son Fils unique, nullement comme inférieur» (Sermon Praedica Verbum). Eckhart a soin de préciser : «Si quelque image ou similitude demeurerait en toi, jamais tu ne deviendrais un avec Dieu» (Sermon Surrexit autem Saulus de terra). Dès lors les créatures, parce qu'elles appartiennent au monde des images et des similitudes, sont privées de l'être : «Toutes les créatures sont un pur néant. Je ne dis pas qu'elles sont petites ou n'importe quoi : elles sont pur néant» (Sermon Omne datum optimum). En nous pressant d'abolir toute différence, Eckhart rejoint Hui-neng dans sa déclaration qui allait entraîner une réelle révolution dans le tch'an : «Dès le commencement aucune chose n'est». Pour ne pas quitter les sommets de l'expérience humaine, disons que le Traité de l'Unité, en affirmant qu'autre-que-Lui-n'existe pas, exprime en d'autres termes une Réalité identique. Seule la vision dans notre nature propre, pour reprendre l'expression de Hui-neng, aboutit à l'Un en unissant dans un acte qui recèle un prodigieux dynamisme celui qui voit à l'objet qui est vu. Nous ne mettrons jamais trop l'accent sur le

caractère essentiel de l'acte-unificateur de la vision ; c'est lui qui donne la clef de la compréhension de l'être chez Eckhart : « Dieu nous donne de le connaître lui-même, et son être est sa connaissance. Aussi, qu'il me donne de connaître et que je le connaisse, c'est identique. Voilà pourquoi sa connaissance est mienne... Et puisque sa connaissance est mienne, et que sa substance est sa connaissance et sa nature et son être, il s'ensuit que son être et sa substance et sa nature sont miens » (Sermon *Videte qualem caritatem*).

Le fait de réaliser la nature propre confère à l'Eveillé une liberté totale ; c'est du reste celle-ci qui explique le réalisme et les audaces du maître rhénan : « Dans la percée, où je suis libéré de ma propre volonté, de la volonté de Dieu, de toutes ses œuvres et de Dieu lui-même, je suis bien plutôt ce que j'étais et ce que je demeurerais maintenant et je suis bien plutôt ce que j'étais et ce que je demeurais maintenant et à jamais » (Sermon *Beati pauperes spiritu*). C'est cette même liberté qui fait Hui-neng s'écrier : « A ceux qui ont réalisé la nature propre, il importe peu de formuler n'importe quel système ou de s'en dispenser. Ils ont pleine liberté de venir ou d'aller car ils sont libérés de tous les obstacles et de toutes les entraves ».

HORREUR DU VIDE

N'avons-nous pas une peur panique de voir toute chose à partir du Vide ? Ne l'envisageons-nous pas comme un silence mortel où rien ne répond plus ? Ne le fuyons-nous pas parce que le vertige nous opprime ? Je ne puis avoir la réponse à ces questions cruciales que si je fais moi-même l'expérience de la vision à partir du Vide que je suis réellement. Mais l'ego sait, souvent inconsciemment, qu'une telle aventure est mortelle pour lui. Il se sait, il se sent en sursis et déploie des prodiges pour retarder le moment fatal, celui du plongeon qui va l'anéantir. Il va essayer de détourner l'attention sur des choses qui l'affirment subtilement : lecture, ascèse, méditation, aide fraternelle etc. etc. Il agit un peu à la façon du patient qui manque son rendez-vous avec le médecin pour une raison apparemment plausible mais qui constitue en réalité un acte manqué, l'inconscient ayant fait barrage à ce qui pouvait le délivrer de la peur ou simplement du désir d'attirer l'attention. Combien d'êtres immatures accumulent ainsi les échecs, les ratages, les accidents etc. pour retarder l'acte libérateur qui mettrait fin à un besoin d'être maternés, entourés, pris en charge ? C'est ainsi que les psy-

chismes individuels et collectifs versent dans des croyances, élaborent des mythes, conçoivent des sacrifices qui les maintiennent sous le joug d'un Dieu tantôt bienveillant, tantôt vindicatif et justicier.

Ce que nous cherchons, ce ne sont pas les consolations et les protections des religions ou des sectes - du reste la délimitation entre les premières et les dernières est fort difficile à établir -, mais ouvrir le chemin au cœur de la Réalité, faire cette percée dont parle Eckhart, nous rassembler pour l'acte essentiel qui, selon les termes de Hui-neng, est vision de notre nature propre ou découverte de notre Visage Originel. La libération des tutelles quelles qu'elles soient est au prix de cette audace, de ce saut, de ce plongeon. Par contre, si nous avons une mentalité de dociles suiveurs et d'éternels seconds, je doute que l'Évangile selon Thomas soit pour nous. Le monakhos, le solitaire, est justement celui qui n'est plus «second» et qui est sans second. Se dépouillant des images, il s'est trouvé lui-même en rencontrant le Vide, en regardant désormais à partir du Vide. Par la simplicité de l'acte de vision, il a retrouvé l'universel. Il n'a plus peur, car le Vide ne l'a pas mis en présence du néant mais l'a plongé dans la Plénitude.

On nous objectera - du reste, on ne s'est pas privé de la faire et c'est bien ainsi - que notre démarche fait bon marché de la pensée rationnelle. S'il en était ainsi et s'il nous fallait invoquer le principe d'autorité, nous dirions que nous avons d'illustres devanciers. Mais l'objection ne provient-elle pas d'un malentendu ? Nous reconnaissons volontiers qu'il ne saurait y avoir désaccord entre la connaissance immédiate, fruit de l'expérience directe, et la connaissance rationnelle. Simple-ment, la connaissance rationnelle s'arrête au seuil du «parcours initiatique» ou, si l'on récuse cette expression, la connaissance rationnelle ne va pas jusqu'à la vision de notre nature propre. Mais pour constater qu'elle ne va pas jusqu'au terme, il faut, au préalable, en avoir épuisé toutes les ressources. Or en épuiser les ressources, c'est d'abord apprécier les conditions dans lesquelles elle s'exerce. C'est pourquoi la dialectique bien engagée, avec un objectif clair et délimité, constitue, ou peut constituer, un travail d'approche important, sinon indispensable. Néanmoins, il ne faudrait pas confondre pensée rationnelle et activité du mental ; celui-ci fait appel au psychisme tout entier et n'est pas à l'abri des phantasmes de l'imaginaire. Ainsi le paranoïaque construit un discours logique mais les prémisses de son discours sont incontrôlables parce qu'en partie inconscientes et irrationnelles. Or ce sont justement les éléments inconscients et irrationnels que nous devons apprendre à connaître. Faute de ce travail d'introspection, nous serons

toujours sollicités par des désirs, des penchants, des tendances tyranniques. Autrement dit, les zones inconscientes du psychisme peuvent infléchir et même paralyser les activités de l'esprit et cela dans tous les domaines et à fortiori dans celui de la recherche de notre Visage Originel, car plus on est près de la Source plus sont graves de conséquence les déviations du «prisme déformant», suivant l'adage connu «*corruptio optimi pessima*» (la corruption du meilleur donne le pire). N'est-il pas significatif d'entendre de la bouche de Jésus dès le début de l'Évangile selon Thomas : «Quand vous vous serez connus, alors vous serez connus» ? La connaissance de soi exige l'exploration des motivations inconscientes. Il s'agit là de la forme essentielle du dépouillement, sans quoi la recherche de l'interprétation des logia est vouée à l'échec : connaître le Maître, c'est se connaître, et se connaître, c'est connaître le Maître. C'est la condition sine qua non pour n'avoir plus peur. Le logion 37 est, à ce sujet, d'une clarté éblouissante.

Or, pour liquider notre besoin de protection, qui est l'obstacle majeur à la prise de conscience que nous sommes Celà, pour nous libérer des tutelles, comme celle d'un Dieu qui sauve l'humanité par le sang de son Fils, il nous faut exorciser définitivement les démons de la peur. L'affranchissement de la peur aura pour contrepartie l'audace que requiert l'acte de vision dans notre propre nature. Suivant l'enseignement de Hui-neng ou la percée eckhartienne qui nous libère de l'anthropomorphisme, la liberté, l'équanimité qui s'en suit ne peut être troublée par les événements de quelque nature qu'ils soient :

Jésus a dit :
Les cieux s'enrouleront ainsi que la terre
devant vous,
et le Vivant issu du Vivant
ne verra ni mort ni peur,
parce que Jésus dit :
Celui qui se trouve lui-même,
le monde n'est pas digne de lui. (logion 111)

Le rapprochement de Hui-neng et de Maître Eckhart n'est pas fortuit, comme nous avons pu le constater. Nous aurions pu comparer également leur enseignement à ceux d'autres grands Maîtres, mais nous nous sommes contentés de mettre en parallèle le métaphysicien de l'Occident et le véritable fondateur du Tch'an car il nous a semblé que leur message était dans le droit fil de celui de Jésus :

- universalité dans la simplicité
- accent mis sur la vacuité qui caractérise notre Visage Originel,
- accent sur le laisser-faire, le laisser-être, la spontanéité : pas de purification, pas d'ascèse, pas de fuite dans le devenir ou l'ailleurs ;
- accent mis également sur la désappropriation : aucune chose n'est ; nous sommes venus au monde vide, les créatures sont pur néant, etc...

POLIR LE MIROIR

Nous avons vu ce qui opposait Shen Hsiu et Hui-neng. Or aujourd'hui, dans les diverses formes que prend le renouveau dit spirituel, l'Occident a ses Shen Hsiu qui s'appliquent à «polir le miroir», qui cherchent à changer, à s'améliorer, à échapper à l'humaine condition par une ascèse subtile ou savante, par une recherche harrassante, des postures douloureuses, des disciplines obsédantes, etc., etc... L'ego a été mis à la porte, mais, cette fois-ci, il veut donner l'illusion qu'il n'est plus là, ou si peu. Et nous continuons à polir le miroir, 35 siècles de judaïsme et 20 siècles de christianisme nous ont appris à ne pas nous accepter tels que nous sommes, à nous réformer pour servir des causes extérieures. Alors, nous changeons de camp sans changer de mentalité ; nous sommes, nous restons des Shen Hsiu : et pourtant ce sont des Hui-neng dont nous avons aujourd'hui le plus grand besoin.

«Mais, nous avons l'Evangile selon Thomas», objecterez-vous. C'est vrai, et notre privilège est grand de posséder un tel texte qui a échappé aux tentatives de récupération, lesquelles n'ont pas épargné les Evangiles canoniques. Néanmoins, avons-nous la pureté et la simplicité nécessaires pour interpréter correctement le message ? Jésus a dit à ses disciples : «Le royaume du Père s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas» (log. 113). Est-ce que notre contact avec les logia nous permet de le voir ? Est-ce que je le vois ? Si, honnêtement, je dois répondre par la négative, force m'est alors de m'interroger sur les raisons de ma cécité. Pourquoi suis-je frappé d'aveuglement ? Le Royaume est le dedans et il est le dehors de moi et je ne le vois pas ! J'ai beau tenter de «m'améliorer», de me «changer», je suis toujours Gros-Jean comme devant. Le Royaume s'éloigne au fur et à mesure que je crois avancer ; j'ai beau «progresser», il semble ne me livrer que sa trace : constat d'échec cuisant qui invite l'homme censé à s'interroger. Si, au lieu de

chercher à «progresser», tout en me disant avec une sorte de résignation masochiste, que le but est loin, j'employais mon énergie à essayer de me connaître. Du reste, sitôt après avoir affirmé que le Royaume est le dedans et le dehors de nous, Jésus ajoute cette précision essentielle : «Quand vous vous serez connus, alors vous serez connus». C'est cela voir en sa nature propre, et c'est justement cela que nous enseigne Hui-neng. Mais pourquoi demander à Hui-neng, ou à un autre Maître, la confirmation de telle ou telle parole-clef de Jésus ? Cette confirmation ne serait pas nécessaire ni même utile, si notre esprit possédait spontanément la vue juste, si nous pouvions faire abstraction de notre héritage, de nos conditionnements divers, conscients et inconscients. Or, nous savons bien qu'il n'en est rien et que notre mental, au service de l'ego, joue comme un prisme déformant. Comment dès lors répondre à la fameuse question «Qui suis-je ?» Si nous attendons si longtemps avant de nous la poser, c'est sans doute parce que les réponses ne tardent pas à ébranler nos fausses sécurités. C'est pourtant celle que nous invitent à nous poser les grands Maîtres. Ils ne peuvent pas répondre à notre place mais ils peuvent nous mettre sur la voie, faciliter notre vision par des comparaisons, des réflexions, des injonctions, des exercices, des koans etc. Un fait inattendu, parfois bénin, peut provoquer le déclic et produire l'Illumination.

La vision de notre Visage Originel est une expression que le Tch'an utilisait, paraît-il, avec profit : «Vois, en cet instant précis, à quoi ressemble ton propre visage - le visage que tu avais avant ta naissance», recommande Hui-neng au moine Ming trop absorbé par sa recherche. Pleurant des larmes de joie, le moine comprit tout à l'instant même. Les gnostiques mettaient l'accent sur la connaissance qui était en même temps reconnaissance de ce que nous étions avant de naître. Et Jésus dit : «Heureux celui qui était déjà avant d'exister» (log. 19).

On se connaît, on se reconnaît avant tout, par le visage. Néanmoins, notre Visage Originel est dépourvu de traits et de coloration. Sa vision n'est possible que lorsque nous sommes allés jusqu'au bout de l'investigation par la pensée rationnelle pour nous rendre compte que nous sommes dans une impasse lorsque nous avons exploré les profondeurs du psychisme et épuisé toutes les ressources.

LE VIDE LIBÉRATEUR

Le moment vient où nous en sommes réduits à abandonner l'outil qui servait d'affirmation à notre ego ; et plus il est perfectionné, plus cet abandon est crucial, mais plus le Vide qui en résulte est libérateur. Par exemple, je lis le logion 15 :

*Quand vous verrez
Celui qui n'a pas été engendré de la femme,
Prosternez-vous sur votre visage,
et adorez-le :
C'est celui-là, votre Père.*

Il est bien évident que, dans un premier temps, avec mon acquis religieux et culturel d'Occidental, je ne comprends rien à cette parole. J'ai beau mettre en œuvre toutes les ressources de mon intelligence, je me trouve en présence d'un monde qui m'échappe. Il me faut apprendre à désapprendre, me départir de tout anthropomorphisme, retrouver la simplicité de l'enfant, interroger d'autres Maîtres qui n'ont pas eu l'héritage obérant qui est le mien ou qui l'ont transcendé. Comment voir ce visage ? J'ai l'intuition que si cette vision m'est donnée, tout m'est donné.

Or, aujourd'hui même, quelqu'un est là pour me dire que mon intuition est fondée, que la vision de mon Visage Originel est possible et même que des expériences, banales en apparence, peuvent m'obtenir cette vision. Douglas Harding dans son livre paru en français sous le titre suggestif - mais qui, somme toute, ne paraît pas très heureux pour notre sensibilité de latins - VIVRE SANS TÊTE, préconise des exercices qui facilitent la vision sans images.

Il ne sert de rien de parler des exercices que l'auteur préconise ; il faut les expérimenter. Quant à l'enseignement lui-même, qu'il nous suffise de préciser qu'il est dans la ligne de celui des grands Patriarches du Tch'an, en particulier de Hui-neng. Pour que le lecteur en soit convaincu, nous donnons ci-après quelques extraits, trop brefs, de l'ouvrage. Tout d'abord l'auteur prend la précaution de nous avertir que sa voie ne conviendra pas à chacun et que l'essentiel est de trouver son propre chemin en refusant de s'en laisser détourner par lui ou par quiconque. Il nous livre ensuite la nature de sa quête : « Plus je cherchais mon Moi véritable, plus je le voyais comme vide, au-delà de toute recherche et de toute connaissance, de toute amélioration ou détérioration ; et plus j'observais mon moi illusoire et vain - la recherche

elle-même nourrissait sa vanité - plus je le voyais comme une chose à accepter humblement pour ce qu'elle est - égoïste par définition, échappant par sa nature même à toute réforme radicale. Etre homme, c'était donc cela ; et une rébellion contre l'inévitable condition humaine pourrait au mieux n'être qu'une répression, au pis un suicide, et en aucun cas une voie vers l'illumination. Dès lors la chose essentielle était d'essayer inlassablement de me comprendre, plutôt que de me changer. Toute amélioration appréciable découlerait spontanément de la perception claire de notre nature réelle en tant que vide, comme le détachement viendrait de la vision de notre fausse nature en tant que corps» (p. 50).

La notion d'accomplissement chez Douglas Harding rejoint celle de Hui-neng : il ne sert de rien de polir le miroir : «...l'accomplissement me fait comprendre qu'il n'y a rien à accomplir, que tout est bien ici et maintenant, que jamais, pas un instant, nous ne sommes sortis de la réalité que nous nous efforçons d'atteindre un jour. Notre servitude ne vient pas de notre inaptitude à voir que nous le sommes. En fait, c'est notre but qui fait obstacle sur le chemin de sa propre réalisation ; c'est notre désir d'arriver à la perfection dans un futur irréel et irréalisable qui nous cache la Perfection qui en cet instant même est là devant nous et qui nous dévisage» (p. 51-52).

L'enfant de «sept jours» (log. 4) n'est pas son corps ; il est sans limites et sans formes, aussi peut-il nous apprendre le «lieu de la vie», celui que découvre l'être réalisé lequel, nous affirme Ramana Maharshi, ne voit pas que le monde diffère de lui. La vision de notre Visage Originel est devenue possible à partir de notre absence de visage.

Douglas Harding nous enseigne que le vrai travail consiste à continuer à voir son absence de visage et à voir à partir de son absence de visage. Cette vision permet de situer à sa juste place notre façon de penser, de sentir, de nous comporter. On ne pourra pas dire qu'elle est anti-scientifique ou anti-rationnelle car elle ne s'inscrit jamais en faux contre la démarche rationnelle. On peut soutenir par contre qu'elle est transrationnelle parce qu'elle est non-dualiste : en effet l'observateur dans sa démarche se confond avec l'observation et définir le Cosmos ou définir celui qui l'observe, c'est tout un.

Les exercices que préconise Douglas Harding ne tendent pas, pour les Métanoïas, à se substituer au travail de recherche et d'approfon-

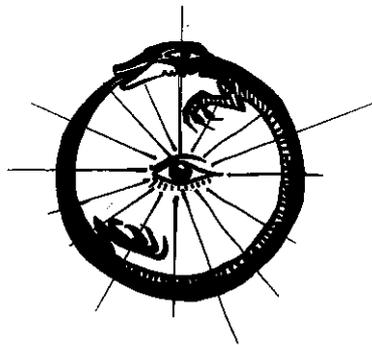
dissement des logia, ils ne constituent pas une solution de rechange qui dispenserait de poursuivre la quête entreprise. Ils sont là pour stimuler le travail sur notre vraie Nature, pour favoriser la connaissance, la re-connaissance de ce que nous sommes. Ils peuvent donner, à ceux qui ne l'ont pas encore expérimenté, la vision de leur Visage Originel, et à ceux qui en ont déjà eu l'expérience directe, ils peuvent les aider puissamment à s'établir et à se maintenir dans cette vision.

On nous a toujours présenté l'Illumination comme lointaine, extrêmement difficile à obtenir, accessible à de rarissimes privilégiés, le très grand nombre étant laissé pour compte. Les «exercices» sont à la portée de tous ici et maintenant. Le fait que les jeunes y accèdent plus facilement que les vieux - leur vision, à partir de l'être intérieur étant plus proche -, permet de ne pas attendre des «lendemain meilleurs» et de ne pas réserver à la vieillesse ce que la jeunesse est plus apte à expérimenter. Et même si elle vient à oublier la vision, elle en gardera comme une nostalgie inconsciente et la retrouvera avec moins de difficultés le moment venu. L'ouvrage «Vivre sans tête» donne des exercices très simples que nous pouvons faire individuellement ; ils permettent d'expérimenter la «vision de ce qu'on est».

Notes. - Les citations de Hui-neng sont extraites des ouvrages suivants :

- (1) *Discours et sermons* de Hui-neng, trad. par Lucien Houlné, éd. Albin-Michel, 1963.
- (2) *Le Non-Lental selon la Pensée Zen* de D.T. Suzuki, trad. par Hubert Benoît, le Courrier du Livre, 1970.
- (3) *Tch'an*, collection HERMES, 1970.

Les citations de Maîtres Eckhart sont extraites de ses Sermons. Ouvrages consultés : *Sermons*, Ed. du Seuil ; 1974 ; *Maître Eckhart ou la joie errante*, Sermons allemands traduits et commentés par Reiner Schürmann. Denoël, 1972.



AVIS

27 mars 1979

Six cent cinquantième anniversaire de la condamnation de Maître Eckhart par Jean XXII, pape en Avignon. En effet, la bulle papale est datée du 27 mars 1329. Elle dit entre autre ceci : «C'est avec grande douleur que nous faisons savoir que, ces temps derniers, un certain Eckhart, des pays allemands, docteur ès-Ecriture sainte, à ce qu'on dit, et professeur de l'ordre des Frères Prêcheurs, a voulu en savoir plus qu'il ne convenait ; il ne l'a pas voulu avec modération et suivant la mesure de la foi, puisque, détournant son oreille de la vérité, il s'est tourné vers des fables». Elle parle de l'enquête menée contre lui par l'archevêque de Cologne sans faire allusion au procès de Cologne qui «a pour origine de basses intrigues et des personnages peu recommandables pour premiers artisans. Des textes d'Eckhart ont été défigurés, certains critiques n'hésitent pas à dire falsifiés» (J. Ancelet-Hustache, Maître Eckhart et la mystique rhénane, coll. Maîtres Spirituels). Il n'en reste pas moins que la bulle fut rédigée par le pape et signée de son autorité.



COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 25

- 1 JÉSUS A DIT :
- 2 AIME TON FRÈRE COMME TON AME ;
- 3 VEILLE SUR LUI
- 4 COMME SUR LA PRUNELLE DE TON OEIL.

LOGION 26

- 1 JÉSUS A DIT :
- 2 LE BRIN DE PAILLE QUI EST DANS L'OEIL DE TON FRÈRE,
- 3 TU LE VOIS,
- 4 MAIS LA POUTRE QUI EST DANS TON OEIL,
- 5 TU NE LA VOIS PAS.
- 6 QUAND TU AURAS REJETÉ LA POUTRE DE TON OEIL,
- 7 ALORS TU VERRAS CLAIR
- 8 POUR REJETER LE BRIN DE PAILLE DE L'OEIL DE TON FRÈRE.



La plupart des logia peuvent être interprétés à plusieurs niveaux. Les logia 25 et 26 sont de ceux-là. Mais cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas chercher à se placer d'emblée dans une perspective non-dualiste.

Sous peine de ne pas respecter la priorité qui nous est donnée par la vision non-dualiste, nous risquons de perpétuer la confusion, car, à vouloir le bien et le salut des hommes en projetant sur eux nos rêves inconscients, que nous parons des beaux noms de *fraternité*, *d'humanité*, *d'engagement social*, de *justice*, de *charité* etc., nous oublions trop souvent que nous pouvons accomplir une besogne détestable avec de bons sentiments : ce que nous appelons le bien peut être altéré par le prisme déformant de nos psychismes jusqu'à devenir le mal, la charité peut camoufler un besoin d'affirmation, une volonté de puissance, etc..

Il n'y a finalement qu'un moyen de ne pas déformer la vérité et l'amour, c'est de se connaître soi-même. Jésus souligne cette priorité dès le début de l'Evangile selon Thomas : «Quand vous vous serez connus, alors vous serez connus» (log. 3.9.-10) ; il la rappelle au logion 26 : «Quand tu auras rejeté la poutre de ton œil, alors tu verras clair pour rejeter le brin de paille de l'œil de ton frère». La poutre de mon œil, c'est l'aveuglement de mon ego qui se croit une entité séparée et qui, de ce fait, fausse toutes les perspectives et dénature la Réalité : «S'il vous arrive de ne pas vous connaître, alors vous êtes dans la pauvreté, et c'est vous la pauvreté» (log. 3.13-15). A quoi bon dès lors vouloir extraire le brin de paille de l'œil de mon frère, si je n'ai pas d'abord rejeté la poutre de mon œil ? A la limite, peut-on même parler de priorité alors qu'il s'agit ni plus ni moins de vision juste ?

Mais se connaître, c'est non seulement apprendre à découvrir ses motivations inconscientes - l'introspection limitée au psychisme ne parvient pas à surmonter le dualisme -, c'est prendre conscience de son origine divine. La grande question du gnostique, qui revenait chez lui comme un leitmotiv était : «Qui suis-je ?» C'est aussi celle que Ramana Maharshi nous invite avec instance à nous poser. Et, toujours selon le Maharshi, la réponse à la question essentielle est juste lorsque nous constatons que le monde ne diffère pas de nous.

Pour Maître Eckhart, «mon Père est plus que mon semblable, il est moi parce que nous avons l'un et l'autre le même être qu'a le Fils. Et comme le Fils est identique au Père, nous sommes un avec le Père» (Sermon Videte qualem caritatem). Ainsi l'amour découle de l'identité et non de la similitude. Du reste «la similitude est quelque chose qui n'a pas cours en Dieu, ce qui a cours dans la Déité et dans l'éternité c'est l'identité» (Sermon Vidi supra montem Sion). Eckhart rejoint l'hindouïsme dont la doctrine parle de l'Eveil comme de l'annihila-

tion de l'individualité et le soufisme qui déclare irréel ce qui apparaît comme distinct de Dieu. Je ne peux pas aimer chez mon frère ce qui est irréel, je ne peux pas l'aimer en tant que créature puisque selon l'affirmation eckhartienne, «toutes les créatures sont pour néant», or je ne peux aimer le néant. Les images que Jésus emploie pour qualifier ce que doit être l'amour fraternel ne peuvent dès lors être empruntées qu'à ce qu'il a de plus précieux dans l'homme : *son âme, la prunelle de son œil*, car il s'agit de l'amour dont le Père s'aime lui-même.

On remarquera que Jésus, comme les grands Maîtres du Tch'an, met l'accent dans les deux logia 25 et 26 sur la vision et l'organe de la vision. Il s'agit en somme, pour avoir la vue juste, de s'établir à la source de l'être, à l'endroit d'où nous venons, d'où nous sommes ; monde sans couleurs, sans formes, immobile, qui seul permet suivant les expressions de Hui-neng la vision de *notre nature propre, de notre Visage Originel*. Etablis au «lieu de la vie» (log. 4), au niveau de conscience le plus élevé, nous voyons le royaume en nous et hors de nous ; en nous, il n'est autre que la vision de ce que nous sommes et, hors de nous, de ce que nous percevons à partir du Vide ou de l'Illimité ou encore de l'Immuable. Seul le visage sans image peut percevoir les images : seul le repos permet de mesurer le mouvement (log. 50-18) ; seule la Lumière née d'elle-même (log. 50.6-7) peut apprécier la diversité et les particularités qu'elle engendre. Le particulier ne peut qu'avoir une vue partielle donc partielle. Et l'ego, pour s'affirmer, veut s'embellir. Il ne peut le faire que par comparaison avec autrui, donc au détriment d'autrui. D'où l'attention portée sur le brin de paille qui masque la poutre. Ainsi tout acte émanant d'un être divisé est-il faux et sans valeur, alors que le même acte chez l'être unifié s'inscrit dans l'harmonie cosmique et porte en lui le maximum d'efficience. Chez ce dernier, «moi» et «toi» n'existent pas, de sorte que la paille et la poutre sont également inexistantes. Seul demeure le Soi dans la vision non-duelle.

Emile Gillibert



Ce n'est pas sans timidité que nous abordons ces paroles sur lesquelles fut fondée une religion. Paroles mal entendues, semblerait-il, à voir l'état de notre belle Terre.

Paroles merveilleuses à entendre, pourtant, quand elles atteignent notre vrai silence.

Notre père, qu'est-ce donc, sinon ce qui réclame de nous, amour, tendresse et respect infinis ?

Je pense aussitôt au nouveau-né qui est bien le «père» le plus proche au cœur de la mère. Mon âme souffre à la pensée du manque qu'il subit dès les premiers jours. Mais notre Frère, c'est la création entière. D'où peut jaillir cette tendre, cette précieuse source dont il est tant besoin ?

Inlassablement, Jésus nous ramène à nous-mêmes, non pas à la petite personne qui décrète et juge, mais à ce qui au cœur de nous-mêmes, à l'endroit non encore atteint, non né, possède la vision juste.

La paille et la poutre, c'est la même chose. La paille dans l'œil du frère correspond exactement à la poutre dans notre œil. Rejetons la poutre et la paille s'envole. Le même Feu les brûlera allègrement. Quand nous aurons vu que le Frère est en nous, l'Amour allumera la flamme.

C'est une poutre énorme, mais elle est du très vieux bois mort. Elle brûlera bien.

Marie-France Henry



Aime ton frère comme ton âme ;
Veille sur lui
comme sur la prunelle de ton œil.

Dans la mentalité générale, pour le chrétien «comme» pour le non-chrétien, qui sans le savoir en est la fidèle réplique, le mot «comme» signifie : autant que.

Ton frère, qui est en face de toi.

Telle est l'expérience ordinaire, la vision élémentaire du train-train de tous les jours. Cette vision limitée de son œil de chair, qui est l'utile, le précieux serviteur de sa conscience habituelle. (Et même cette vision-ci a une autre dimension à acquérir...)

Mais mon frère n'est autre, au-delà du jeu des multiples apparences, du prisme infini des manifestations, que l'essence même de l'Être que je suis, de Cela qui est sous la pierre, qui est dans la fibre du bois...

Comment «mon» être manifesté ne tendrait-il pas, de toutes les forces de l'amour, et de la haine qui n'en est que la nostalgie, vers cet «autre» reflet, manifesté, du non-manifesté ? Au-delà de l'amour, de la haine, et de leur suite nombreuse de sentiments divers, comment ne tendrais-je pas vers la vision autre, celle non pas d'une fusion impossible, mais de l'Unité fondamentale, primordiale ?

L'amour se réalise alors autrement qu'en vaines illusions ; il est regard épuré de toute ombre, de toute voile, épuré des ignorances paralysantes, des projections mensongères, des fausses intentions.

Alors seulement je peux veiller sur mon frère, par le regard même qui examine mon propre regard, si j'ai appris à aimer la prune de mon œil en toute lucidité profonde et abandon de ce faux-moi qui ne veut faire référence qu'à lui-même.

On ne construit pas sur du sable.

On ne construit pas sur les fondements en ruines d'une personnalité bafouée. Mais l'on construit sur les ruines d'une affirmation aveugle et hystérique de l'ego.

Ce n'est pourtant pas triste...
mais il n'est pas d'illusion plus puissante que celle qui m'empêche de regarder au-delà de l'expérience indéniable mais embryonnaire de ma conscience ordinaire.

Il est d'autres niveaux de conscience : cette simple information, pourquoi son ampleur infinie m'échappe-t-elle à chaque instant, si ce n'est parce que ce regard qui glisse en moi un premier rayon est encore à découvrir, jour après jour, instant après instant, par une vigilance authentique, à éduquer sans relâche ?

Comprendre cela, c'est déjà une certitude bienheureuse par dessus toutes les souffrances accumulées, camouflées ou non, et il n'y a pas d'autre alternative pour savoir ce que *Vivre* veut dire.

Madeleine Hennebains



Le Bouddhisme nous enseigne que l'âme en tant qu'entité indépendante n'existe pas, comme il n'existe pas d'«êtres» individuels séparés les uns des autres : humains, animaux, insectes ou unicellulaires ne sont qu'un «mouvement» qui manifeste l'essence spirituelle universelle.

L'univers diversifié en fragments, n'apparaît tel que du point de vue relatif du monde dont nous parlons. Mais si en plus nous attribuons à chacun de ces fragments un esprit, c'est alors le mental lui-même qui se projette dans ces fragments. Or, une fois la projection réalisée, le mental ne se voit plus comme un élément parmi les fragments qu'il a créés mais il se sépare d'eux et prétend être le sujet.

Par contre, ayant bien assimilé la signification intrinsèque de cet enseignement bouddhique (qui est pareil à l'Advaita, la non-dualité), il va sans dire que *l'âme de mon frère et la mienne sont la même âme unique* ; elles sont absolument sans différence, sans réserve, sans condition : il n'y a aucune différence de race, de classe, de qualité, de vertu, de progrès. Le nœud crucial est bien là. Il n'y a pas de proximité ni de privilège, aucun compromis. Aucun n'est plus favorisé qu'un autre pour être à la droite du Seigneur.

Pourquoi est-ce ainsi ! C'est simple, parce que toute forme de distinction appartient au mental, notre «Sombre Adversaire». Celui qui divise l'univers en sujet-objet, celui qui immobilise l'Unité, dans son esprit du moins, «Celui qui marche à côté».

Hui-neng, le Sixième Patriarche, dit qu'il n'y a aucune différence entre un Bouddha et un homme ordinaire ; le Bouddha le sait, l'homme l'ignore ; le savoir fait de lui un Bouddha (1).

Quand on a bien compris cela, l'amour n'a d'autre signification réelle que celle d'être Un. Alors les mots de Jésus : «aime ton frère comme ton âme» deviennent clairs. Donc, pas question de deux âmes. Qu'il soit jugé bon ou non, l'homme devant nous, le condamné, le tricheur, la prostituée, le roi, le frère, la sœur, tous sont tels par nos propres condamnations ou jugements. Nous nous reconnaissons en eux, mais intrinsèquement tous ces jugements sont éphémères : «d'é-

(1) Signification du mot Bouddha : homme éveillé.

toffe dont les rêves sont faits» : le mental. Réellement, nous sommes rien de tout cela. Réellement : *être*, c'est boire à la source bouillonnante. Rien d'autre ne compte. «*Veillez sur lui*», c'est voir que l'âme est unique.

C'est beau, mais alors, dans la pratique, on ne voit que la poutre dans l'œil de l'autre. Néanmoins si on a vraiment horreur de cet état néfaste, à savoir que notre vie vécue n'est pas à la hauteur de nos belles paroles, il nous faut avouer l'existence en nous de deux carences mortelles : celle du manque de sincérité et celle du manque de volonté ou d'énergie,

- ou bien on ne croit pas en ces belles paroles de l'Évangile selon Thomas, et ce qui gravite autour : alors nous sommes de pauvres hypocrites, ou bien nous y croyons un petit peu, mais...

- l'énergie pour nous mettre à l'œuvre manque, la vitalité nécessaire pour rejeter la poutre de mon œil afin de voir clair fait défaut.

Au premier abord, ces deux carences forment un cercle vicieux, mais la seconde dépend de la première car la sincérité elle-même donnera le dynamisme pour la seconde. Si l'énergie nous manque, la cause est à chercher dans la qualité de notre sincérité.

Tout d'abord, il dépend de moi de savoir si je suis sincère ou non. Comment savoir si je suis dans le vrai ? Pourquoi suis-je attaché à ces belles paroles, à la vie spirituelle, à une activité «charitable» ? Est-ce que je cherche le salut ? Est-ce que la peur fait de moi un marchand ? Est-ce que c'est à cause de ma honte ou de ma haine que j'ai soif de consolation ? Je m'accroche à l'espoir, mais l'espoir ne naît-il pas de la peur ?

Apprendre, c'est poursuivre une quête intérieure et solitaire. Si, éventuellement, je suis attiré par la beauté, la compassion, l'harmonie, l'immensité, l'émerveillement qui outrepassent largement tout le reste, comment puis-je mettre à l'épreuve ces lueurs, ces éclairs d'un monde qui échappe à mes sens matérialistes, à mon mental égoïste ? Quel est l'obstacle qui fait que je n'aperçois pas clairement la présence de l'autre monde traversant ce monde extérieur qui me tient captif ? C'est la «poutre» indiquée par Jésus,

Nous voici à la deuxième carence : je ne sais pas me remettre entre les mains du Père ; en termes non-théistes : je ne me laisse pas fondre

dans l'océan de l'innocence, de l'inconnu, du non-né. L'ego, c'est la poutre de mon œil. Et dire que je ne la sens même pas. Redevenir sensible. Sentir la poutre jusqu'à en souffrir intensément.

Puis la question se pose : comment me rendre sensible ? Et, oui ! Est-ce que je veux vraiment ce que je pressens ? Suis-je mûr pour la totale dépossession ? Les moyens, il y en a des milliers ! Ce n'est pas cela qui nous retient. Il n'y a pas une méthode unique. Les sages de l'Orient nous disent formellement : quoi que vous fassiez pour la cause de l'illumination cela vous en rapprochera ; ce que vous faites sans vous souvenir de l'illumination, cela vous égarera.

L'histoire spirituelle de l'homme nous a légué des centaines de méthodes à pratiquer et toujours pour veiller à ce que le mental n'intervienne pas. Puisque le mental est de notre construction, il faut l'observer pour le connaître afin de le mettre à sa place, le harceler. Mais les pratiques ne lâcheront pas leur secret sans la graine féconde de la sincérité. La sincérité seule nous tiendra en équilibre.

Il y a plusieurs expressions qui peuvent rappeler ou guider ma recherche : *être à l'écoute* ainsi que Jésus me le demande constamment. *Prêter attention* là où l'ego intervient. *Voir* là où rien ne fait plus obstacle. Apprendre c'est *se réveiller*.

Sans recourir à des termes techniques, sanscrits ou autres, il existe de grandes voies conduisant au renoncement, à l'amour et à la sagesse. Ces grands fleuves ne sont pas géographiquement marqués, ni spirituellement tracés, mais ce sont de grandes artères où l'on noie l'ego, elles coulent inévitablement dans l'espace sans limites.

Remarque : «La prunelle de mon œil», je le sens comme le vide, le noir, le passage, le puits qui reçoit la lumière. La prunelle doit rester vide, immaculée, sans paille, sans poutre afin de *veiller*.

Paula Mango



Deux logia consacrés à ce que le Bouddhisme appelle la «vision juste».

Deux logia essentiels puisque la vision juste est la source de l'Amour selon le Jésus gnostique.

La notion d'«amour» n'intervient que rarement dans l'Évangile selon Thomas. C'est qu'elle se confond avec la notion de vérité suprême et qu'à ce titre il s'agit d'un mot que les ignorants galvaudent en le ramenant à une vague sentimentalité psychique ou à une charité de «bonne conscience».

L'Amour selon Jésus c'est la conscience totale, celle qui ne fait qu'un avec l'Être essentiel. Pas plus que le Bouddhiste ou le Védantiste Jésus ne *pratique* l'Amour. Jésus *est* Amour et l'Amour est connaissance. C'est dans la mesure où l'œil - l'œil intérieur s'entend - conservera ou retrouvera sa pureté originelle que l'Amour vrai, l'amour sans défaillance et sans complaisance, pourra rayonner. Pour la gnose-recherche intérieure et connaissance immédiate - la lucidité, symbolisée par la précieuse prunelle de l'œil, joue un rôle essentiel. Elle est, par définition, lumière. Elle fait de l'animal humain l'«Être de lumière».

La lucidité s'applique d'abord à soi-même et, dans une analogie passée en proverbe, Jésus apostrophe durement celui qui critique son frère, aveuglé par un fétu de paille alors que la «poutre» qu'il a lui-même dans l'œil ne lui permet pas d'accueillir la vérité sur ses propres imperfections... Il se range alors parmi les aveugles stigmatisés au logion 34 qui prétendent guider les autres alors qu'ils sont eux-mêmes dans les ténèbres de l'ego.

On en vient ici à la morale que réclament les sociétés et les individus. Et l'on s'aperçoit que l'Amour - connaissance constitue la seule morale *positive* selon l'Évangile gnostique, dans la mesure où il confirme la consécration suprême de l'initié.

Au niveau du disciple ordinaire, Jésus conseille une voie négative : «Ne dites pas de mensonge... Ce que vous récusez, ne le faites pas...» (6). Mais seul celui qui a enfin bu à la source vive atteint l'Amour vrai, force redoutable qui l'expose à la haine d'autrui (13). C'est assez dire que cet Amour-là n'est pas la charité de bonne conscience à laquelle il n'est fait allusion que pour la condamner (14). Il implique la connaissance de soi, prélude à la connaissance d'autrui. La vision de l'Eveillé est vision divine : «Mon œil et l'œil de Dieu, c'est un seul œil, dira Eckhart... Une seule et même *vision*, une seule et même *connaissan-*

ce, un seul et même *Amour...*». Et, dit-il encore : «T'aimes-tu réellement dans la Plénitude, tu aimeras tous les hommes comme toi-même».

C'est alors, et alors seulement, que l'Eveillé peut être un guide et cesse d'être un disciple (13). Mais le Maître sait que ses jours sont comptés, que les faux guides sont légion, de même que, de nos jours, les gourous suspects... Il sait qu'il ne pourra conduire à l'Eveil la plupart de ceux qui le suivent sans le comprendre. Il leur désignera donc des guides qui correspondent à leur niveau de connaissance, tel Jacques le Juste. Quant à Jean le Baptiste dont les yeux ne sont pas «brisés», s'il n'est donc pas dans les ténèbres, il n'a pas eu, de toute évidence, accès à la conscience totale. Il peut cependant donner l'initiation préparatoire. Mais dit le Maître : «Celui qui, parmi vous deviendra petit connaîtra le Royaume et surpassera Jean» (46).

Quelques uns seulement - et quelques unes - ont bu à la source bouillonnante. Ce sont notamment ceux qui, ayant reçu l'enseignement oral direct, ont «bu à la bouche de Jésus». Ce sont eux qui recevront, avec l'authentique message gnostique, la possibilité d'accès à l'Amour impersonnel qui, transcendant le Bien et le Mal, voit en tout être, si imparfait soit-il, un autre lui-même.

Paule Salvan



Ces deux logia à l'étude doivent nous entraîner à faire une sérieuse confrontation avec nous-même, car nous ne pouvons les aborder sans rechercher quelle est notre véritable identité, ainsi que celle de ce «frère». Nous sentons bien qu'il ne s'agit pas du «prochain» des évangiles, ni des frères dont Jésus parle au logion 99. Non, ce «frère» de notre logion est seul avec nous. Ou, plutôt, avec lui nous ne sommes pas seuls. L'intensité d'amour et de fidélité que nous devons lui accorder témoigne qu'il nous est intimement lié. Qu'il fait partie de notre être.

Jésus a dit : «Demeurez en moi, comme je demeure en vous» (Jean 15. 4). Et l'Ange : «Dissous-toi en Jésus, lui frère de sang» (266).

N'oublions pas que nous sommes à l'image du Père et que cette divine origine est en nous éternellement.

Mais la conscience de cette divinité s'est à tel point obscurcie que nous sommes devenus aveugles. La solitude nous pèse. Une solitude qui n'est pas unité mais rejet de cette unité. Pouvoir dire comme Jésus : «Le Père est avec moi, Il ne m'a pas laissé seul» (Jean 8. 29).

Nous ne devrions pas rester seuls, car chacun a ce «frère» à aimer. Ce «frère» qui est lumière. Cette lumière du logion 24 qui fait de nous des êtres de lumière et non plus des aveugles. Une lumière que seul l'amour véritable peut entretenir. Et c'est une flamme blanche qui a raison de toutes les résistances. Nous pouvons alors entrer dans le domaine de l'Unité et proclamer : «Ce frère et moi, nous sommes Un».

Unité dont la réalisation présente bien des écueils...le logion 26 est là pour les signaler. L'Oeil dont il est question symbolise la lumière, et une lumière que «paille et poutre» obscurcissent bien souvent.

Ne nous en étonnons pas, car l'homme terrestre ne peut exprimer qu'un amour qui soit à sa taille : un amour humain. Et, ignorant la force et la puissance de l'amour véritable, il ne peut faire cohabiter en lui, à la fois la Joie divine et ses satisfactions personnelles.

Refusant de descendre d'abord dans son être intérieur, l'homme a préféré parler du «prochain» et non du «frère» et c'est ainsi que les religions nous enseignent d'aimer notre prochain comme nous même. C'est mettre la charrue avant les bœufs, car c'est seulement lorsqu'on s'éveille à l'amour divin que l'on peut aimer vraiment. Aussi comment l'ego, dans sa solitude, pourrait-il suivre pareille exhortation !

Il en est de même lorsque cet ego apprend, et par son «frère», qu'il doit devenir parfait comme le Père céleste est parfait, le Père notre modèle. La lumière s'obscurcit bien vite, comme si cela était possible !

Cette incroyance est une «paille dans l'œil du frère». Et cette paille voile notre véritable identité et devient même bien commode pour que l'homme garde sa bonne conscience. Une bonne conscience qui se nourrit du «sang qui efface les péchés»... et la poutre est énorme.

«Si l'Oeil est malade tout le corps est dans les ténèbres» (Luc 2. 36). Pour les aveugles que nous sommes où se trouve donc le modèle, ce visage originel ?

«Il n'y a rien qui à la longue ne puisse être dévoilé», nous est-il

dit au logion 6. Ce dévoilement fait dire à Jésus : «Ô combien supporterez-vous !» (log. 84).

Exclamation qui peut faire frémir celui qui aura toujours négligé la présence de son «frère». Ce «frère» est bien notre visage originel. Jésus est venu pour semblable révélation.

«Adam s'est éloigné, Jésus s'est élancé (242). Le premier Homme Jésus le Maître (265). Il apparaît toujours, appelle ses disciples (289).

Des disciples qui réalisent leur solitude et le changement qui s'impose en eux. «Ce sont les solitaires qui entreront dans le lieu du mariage» (log. 75). Oui, avant tout réalisons le vide de pareille solitude. Ne donnons pas la réalité à ce qui n'est qu'une enveloppe, qu'un masque, Le corps n'est qu'un instrument, et c'est au travers de ce corps que le frère est aimé, recherché, veillé, écouté. Il n'est autre alors que notre Visage Originel, celui «qui n'a pas été engendré de la femme...notre Père» (log. 15).

En prenant conscience de cette identité divine, l'homme découvre peu à peu qu'il n'est pas un être physique mais un être spirituel : «La chair ne sert de rien, c'est l'esprit qui vivifie» (Jn 6.63).

Une grande persévérance est nécessaire, aussi pouvons-nous rapprocher le «veillez et priez sans cesse» des évangiles, au «veille comme sur la prunelle de ton œil» de notre logion.

A l'époque où l'homme sait que la matière est un condensé d'énergie et qu'en dernière analyse son corps physique, cet instrument provisoire, n'est constitué que d'ondes lumineuses, n'est-il pas permis de penser que cet homme va un jour ou l'autre franchir «cette frontière imaginaire» et se lever jusqu'à cette fréquence vibratoire plus rapide et plus haute ?

Voici ce que Paul Brunton (pionnier de la recherche entre les différentes fréquences vibratoires) nous dit : «Un savant distingué, a noté récemment que la porosité de l'atome est telle que si nous éliminions du corps humain tout l'espace vide et rassemblions protons et électrons en une seule masse, le corps tout entier serait réduit à un point minuscule uniquement visible au microscope». Le Soi supérieur est donc la base fondamentale qui enferme le Tout et occupe la totalité de l'espace .

De son côté, Sir Arthur Eddington affirme : «La révélation par la physique moderne du vide qui existe au sein de l'atome est plus troublante que la révélation par l'astronome du vide des espaces interstellaires»

Et D.E. Harding, dans son livre *Vivre sans tête*, dit bien lui aussi qu'il faut être attentif à ce vide. «La seule chose qui compte est que nous arrivions à ce vide intérieur sans pour autant perdre contact avec le monde extérieur. Car le Vide pur, le monde intérieur pris en lui-même et inexprimé n'est que vacuité».

Mais «ici règne le Souverain du centre. Il y a ici quelqu'un qui existe seul, et qui est seul à exister encore qu'il soit infiniment au-delà de la solitude et de l'existence. Qui peut accomplir ceci sauf LUI-même ? Et accomplir quoi ?»

Reportons-nous à ce qu'en dit Jésus : «Celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, celui-là produira du fruit en abondance» (Jean 15.5).

Et, au lieu d'être un élément étranger dans un monde où ce que nous portons n'a pas été manifesté, tout d'un coup c'est comme si nous surgissions dans une autre atmosphère. C'est la Force qui est là, qui nous environne, nous pénètre.

Edith Toureille

Note.

- Les chiffres entre parenthèses indiquent les pages du livre «Dialogues avec l'Ange».



L'âme, c'est la vérité du corps. Ce qui ne cherche pas, ne raisonne pas, sait sans mots. Veiller sur la prunelle de son œil c'est prendre conscience de ce qui voit. Appréhender ce qui existe déjà avant toute vision, qui précède toute image.

Ce lieu central est Unique, le même pour tous. Plus de comparaisons et de discussions, mon frère n'est plus l'autre : nous sommes Je.

Regarder son frère et voir la paille dans son œil consiste à inventer deux êtres autonomes, figés, et construire un système ou A, supposé lucide et impartial, considère B et ses insuffisances. Curieuse démarche coupée de toute réalité vivante.

Nos réactions et nos attitudes, même justement interprétées, ne sont qu'un aperçu partiel et fugitif de ce qui nous anime. Si on cherche à étudier ce changeant mélange de meilleur et de pire, on ne trouve que complexité grandissante, tantôt blanche, tantôt noire. C'est à l'intérieur, au noyau de ce mélange que git la réponse.

Il n'y a pas A considérant B, il n'y a que le son de la source bouillonnante au sein duquel l'autre est mon semblable, où sa paille est ma poutre et où cela n'a plus aucune importance. Et là, la paille de nos yeux tombe toute seule.

Paul Vervisch



LE CHANT DE LA PERLE

(essai de commentaire)

Dans le précédent Cahier, nous avons reproduit le texte du *Chant de la Perle* en annonçant que nous tenterions dans le Cahier suivant de dégager la richesse du symbolisme de cet écrit gnostique.

Cependant, à le lire et à le relire, on est pris par le charme et la pureté du récit, par l'expérience fondamentale dont il témoigne et on n'a plus envie de l'interpréter, de l'analyser, de le commenter. Néanmoins, chose promise, chose due.

L'histoire est tout entière axée sur la signification de la Perle. Il y a identité entre la Perle et le principe divin du Prince. Et cette identité est la clef qui nous ouvre à la compréhension véritable du poème. L'aventure du Prince est celle de tout homme, avec toutefois cette différence que la plupart des hommes restent prisonniers de leur ego et ne parviennent pas à découvrir leur identité véritable. Le récit ne prend finalement tout son sens que pour ceux qui se débarrassent peu à peu de leurs vieux vêtements pour aboutir à l'Eveil. Comme le Prince, ils connaissent les aléas de la destinée humaine, comme lui, ils sont assujettis aux conditions de l'existence.

L'Orient est le symbole du séjour céleste, le royaume du Père, dont Jésus dit qu'il est aux enfants. C'est «le lieu de la vie», lequel est antérieur aux divisions ; son nom est aussi Plénitude. Le Prince a tout d'abord connu le paradis de l'enfance, celui qui est en amont de l'esclavage de nos structures mentales. L'homme prisonnier de son mental, vit dans le transitoire, l'impermanent, l'illusoire, alors que sa nature profonde est le Soi, l'Absolu, le Père... Le Prince, au cours de son pèlerinage terrestre, va connaître les servitudes du mental, comme le petit enfant prend contact avec les divers conditionnements de son entourage. C'est la merveille qui est mise dans la pauvreté (log. 29). Mais l'état de pauvreté, qui persiste jusqu'à ce que le mental soit dissipé, est, d'une certaine façon, un état merveilleux, car il est l'occasion du «retour», ou plus exactement, il va permettre le constat que, au fond, nous ne sommes jamais partis. Merveilleux constat qui fait dire à Jésus : «Heureux celui qui était déjà avant d'exister» (log. 19.2).

Les parents envoient le Prince avec des vivres et des richesses pour le voyage (1) : ce sont les dons que nous avons au départ dans la vie et qu'il s'agit de développer à bon escient ; ils vont permettre la structuration de l'individu grâce au jeu des compensations, lesquelles ne peuvent s'élaborer que si l'enfant a vécu dans un milieu de relative sécurité. En effet, l'affrontement au monde extérieur n'est réellement possible et fécond que si le climat a été au début confiant et sécurisant. Sinon le «voyage» ne peut pas se faire ou, s'il est entrepris, il va être semé d'obstacles dont certains seront infranchissables. Car, ne l'oublions pas, l'aventure n'est pas une projection linéaire spatio-temporelle, une propulsion dans un lieu à une date donnée. Elle comporte un retour qui, en réalité est prise de conscience de notre véritable identi-

(1). voyage, exil, retour, sont des expressions mythiques qui recouvrent des démarches et des attitudes intérieures.

té par rapport à la fausse identité de l'ego qui s'appuie sur le mental. Les vivres et les richesses donnés au départ vont permettre de découvrir la Perle unique. La plupart des gens vivent sous l'emprise totale du mental et n'amorcent jamais le processus du retour. Tout se passe pour eux comme si la Perle n'existait pas ou comme si on pouvait la rencontrer dans l'affirmation de l'ego. Ils s'identifient au «dragon à la bruyante haleine». Dès lors, il n'est plus question de revêtir l'habit de lumière et de devenir l'héritier du Royaume. Ce n'est pas le sort qui est réservé au Prince du *Chant de la Perle* ni à ceux qui arrivent à s'affranchir des servitudes du mental. Après des épreuves multiples et souvent terribles, ils se souviennent de leur origine et en éprouvent une nostalgie inguérissable. A partir de ce moment là, le cheminement consiste à éliminer l'ignorance qui retarde la vision juste. En langage symbolique, cela signifie pour le jeune Prince qu'il doit retrouver la Perle Unique que le dragon détient. L'aventure est liée à l'éloignement qui est en même temps obscurité, ténèbres, puis au souvenir de la nature lumineuse originelle, laquelle permet la prise de conscience du lieu d'où nous venons. A propos des gnostiques, il est dit dans l'Evangile de Vérité (22.27-33) : «c'était une grande merveille qu'ils fussent dans le Père sans le connaître et qu'ils eussent pu d'eux-mêmes s'évader au-dehors, puisqu'ils ne pouvaient comprendre ni connaître Celui en qui ils étaient».

La «sortie» est symbolisée dans le récit par la descente en Egypte où se trouve à la fois le dragon et la Perle. De plus, la mer et les eaux sont un symbole, courant chez les gnostiques, du monde des ténèbres qui obscurcit le divin. Cependant, l'origine divine du Prince est écrite dans son cœur pour que, le moment venu, au plus fort des ténèbres, il s'en souvienne. Auparavant, comme tout un chacun, il lui faudra connaître l'abandon, la solitude, les égarements, les turpitudes. Au début, comme il est inexpérimenté et que la route est dangereuse, ses parents le font escorter par des guides sûrs. C'est le temps où le jeune homme, pour apprendre à devenir autonome, a besoin de l'enseignement d'un maître. Cependant, l'apprentissage ne se fait réellement que dans la solitude, au milieu des épreuves de toutes sortes. Le Prince est tout seul, étranger au milieu des hommes. Nous retrouvons ici un thème qui est familier aux gnostiques, celui de l'étranger. Tout en étant *au* monde, le gnostique n'est pas *du* monde. Le sentiment d'être étranger au monde le plonge dans la solitude et la souffrance. Bienheureuse solitude, cependant, car si le gnostique perdait sa qualité d'étranger, cela voudrait dire qu'il se serait familiarisé avec le monde, qu'il se serait assimilé à lui, bref qu'il serait du monde. Or Jésus a dit : «Heureux êtes-vous, solitaires (monakhos), élus, parce que vous trouverez le Royaume. Comme vous êtes issus de Lui, vous y retournerez» (log. 49). De nombreux textes gnostiques attestent que notre existence terrestre est un espace-temps d'exil, d'oubli, d'ignorance, d'ivresse et de sommeil. Et c'est bien la condition qui est celle du Prince. Il lui arrive cependant de rencontrer un jeune homme, solitaire comme lui et avec qui il peut avoir des échanges. Nouveaux gnostiques dans un monde en proie à l'égarement et à la dégradation, nous avons la chance insigne, comme le Prince, de pouvoir partager avec de rares amis ce qui constitue notre raison de vivre. Cependant, malgré cette rencontre privilégiée, le Prince, dans son souci de ne pas se faire remarquer - Jésus ne nous a-t-il pas enjoins d'être prudents comme les serpents et purs comme les colombes ? - s'habille comme tout le monde. Néanmoins, quelque chose transparaît de l'«onction divine» dont il est marqué et il n'en faut pas moins pour qu'on lui en veuille de n'être pas comme tout le monde et qu'on excite le dragon contre lui. Il nous a été donné de constater que le fait de venir et d'être «d'ailleurs» suscite chez l'homme du monde un sentiment mêlé d'envie, d'étonnement, d'effroi et d'agressivité, suivant des dosages très variables. Pour tenter de supprimer cette sorte de malaise, on veut nous étourdir dans la fête - et quelle fête ! - Le Prince apprend à ses dépens qu'il ne possède pas la prudence du serpent. Il se laisse

circonvenir par les habitants du lieu au point d'en oublier son origine royale et la Perle qui est sa raison d'être en pays d'Egypte. C'est ainsi qu'il sombre dans un profond sommeil. Qui ne se reconnaît dans cette léthargie ? Les moments privilégiés sont souvent suivis, surtout au début, de périodes d'obscurité plus ou moins longues. Cependant, si nous avons été marqués au fer rouge de la nostalgie, les épreuves ressusciteront ce qui n'a été enfoui que pour être mieux préservé - comme l'Evangile selon Thomas caché dans une urne a échappé aux outrages du temps.

Tout le passage du récit où le Prince semble se laisser irrémédiablement entraîner vers les biens de ce monde au point de s'y enliser stigmatise les agissements du mental. Celui-ci cherche à capter la confiance et à nous rendre esclaves de son comportement : «et je servis leur roi», avoue le Prince. Le symbole de la boisson et de la nourriture est à double sens. Il marque soit l'engourdissement et l'esclavage soit l'affranchissement et la libération. Une véritable transformation alchimique et chimique se produit par l'assimilation : je suis ce que j'assimile et ce que j'assimile est moi : «Heureux est le lion que l'homme mangera, et le lion sera homme, et souillé est l'homme que le lion mangera, et le lion sera homme» (log. 7). La transformation nous rend non pas semblables mais identiques. Il ne faut pas confondre en l'occurrence similitude et identité. Maître Eckhart a tenu à marquer la différence et les conséquences qu'elle entraîne. Selon lui, le mot semblable est mauvais et trompeur : «La similitude est quelque chose qui n'a pas cours en Dieu ; ce qui a cours dans la Dèité et dans l'éternité c'est l'identité... A ce qui est *identique*, rien n'est mêlé. Dans l'éternité, il y a seulement identité, mais non similitude» (Sermon *Vidi supra montem*). Cette identité est soulignée dans l'Evangile selon Thomas : «Celui qui boit à ma bouche sera comme moi ; je serai lui, et ce qui est caché lui sera révélé». Lorsqu'on sait qu'on est régi par le Soi, on réalise qu'on est le Soi ; par contre, lorsqu'on est sous l'emprise de l'ego, on s'identifie à lui, on croit qu'on est lui ; il nous endort. Dans le cas de l'ego, il s'agit en fait d'une fausse identité : le dragon fait tout pour nous maintenir dans l'illusion, dans le sommeil, par rapport à notre vraie nature.

Comment échapper à la bête qui veut faire de nous des prisonniers ? La délivrance n'est concevable que si nous laissons parler en nous la voix des origines. Elle est libératrice à condition que nous écoutions son message. Mais elle n'est pas seulement le *logos*, elle est aussi contemplation de «ce que l'œil n'a pas vu» (log. 17), autrement dit : Vision de notre Visage Originel. Désormais le Prince n'est plus sous l'emprise de l'ego ; il s'identifie avec la Parole et avec la Vision.

Lorsqu'il évoque les noms de son Père et de sa Mère, il remonte à l'origine de la vie - à l'union du Yin et du Yang du taoïsme. C'est le Logos qui parle par sa bouche, il ne fait plus qu'un avec lui aussi l'évocation suffit-elle à charmer et à endormir le dragon. Et à partir du moment où il s'est emparé de la Perle, il ne fait également plus qu'un avec elle. Ayant quitté son sordide vêtement, il retrouve son habit de lumière qu'il avait dû laisser, enfant, et dont il avait oublié la splendeur. Dans tout ce qui suit cette rencontre lumineuse, l'élément visuel prend le pas sur l'élément phonique. Le Prince se reconnaît dans le vêtement ; il se voit en lui comme dans un miroir lequel lui renvoie une image absolument fidèle de lui-même ; mais il voit aussi le vêtement en lui ; il prend conscience qu'ils ne sont qu'un, l'un avec l'autre, et même qu'ils ont grandi simultanément et solidairement. Désormais le Prince voit en sa «propre nature», il retrouve son Visage Originel. Et toutes les péripéties du retour, il les percevra avec son Visage Originel. En d'autres termes, il fait l'expérience que le Royaume est le dedans et le dehors de lui. Comme il s'est

connu, il est connu ; il sait qu'il est le fils du Père le Vivant (log. 3).

Le symbolisme du *Chant de la Perle* nous livre l'expérience fondamentale du gnostique, celle à laquelle nous convie Jésus par son enseignement. Ce symbolisme, qui a ses correspondances aussi bien dans l'hindouïsme que dans le soufisme, révèle les constantes universelles de l'homme lorsqu'il se laisse guider par le principe divin qui est en lui.

Un écrivain ecclésiastique contemporain (1), auquel on doit une des traductions françaises du *Chant de la Perle* à partir du grec, traduction qu'il intitule *Hymne de l'âme*, parle de ce récit comme d'un poème étrange, naïf et quelque peu incohérent et il ajoute : «On touche ici du doigt l'abîme qui sépare le gnosticisme du christianisme véritable». On ne saurait mieux dire...

E.G.

(1) F. Amiot, *Evangelies apocryphes*, p. 274, 1952, Librairie A. Fayard.



BIBLIOGRAPHIE

WEI WU WEI. - La voie négative. Préface de Michel Waldberg. (Trad. de l'anglais par Guy Régnier). - Paris, Ed. de la Différence, 1977 (Collection Philosophia perennis).

L'auteur anglais qui se présente sous le pseudonyme de Wei Wu Wei (Action-Non-action) nous propose ici une voie négative qui correspond à une démarche habituelle des grands maîtres orientaux. Elle est notamment à la base du Vedanta et du Tch'an chinois.

«Neti...Neti...» déclare l'hindouiste, «Pas cela...Pas cela...Alors quoi?...C'est cette démarche très particulière que l'auteur tente de faire connaître à l'Occidental dans un ouvrage très particulier lui aussi puisqu'il procède par variations de type musical où se succèdent réflexions, méditations et dialogues.

L'Occidental pourrait être surpris sinon déconcerté d'autant plus que la terminologie de l'auteur comporte certaines ambiguïtés sans doute aggravées par les contraintes de la traduction. Le pseudonyme inclut un «Wu Wei» qui pourrait être mal compris. Mais le préfacier précise qu'il ne s'agit pas d'inaction mais de spontanéité. Par ailleurs, l'auteur oppose le «mental intégral» au «mental divisé» : le premier terme correspond à la conscience pure, au Soi (ou, si l'on veut à la 1^{re} personne de Douglas Harding). Le second terme s'applique à notre mental ordinaire qui, face à l'univers manifesté, fragmente et «dualise». Nous préfererions pour notre part le terme de «non-mental» utilisé par le Zen et que l'auteur admet comme équivalent. Mais ce sont là les pièges du langage...

Le fil conducteur dans le labyrinthe de la voie négative, c'est le Tch'an et en particulier les paroles de Hui-neng ou encore le Prajna-Paramita. «Dès le commencement aucune chose n'est», affirme Hui-neng l'illettré qui refuse le miroir à polir de son érudit rival... Mais comment procède le mental divisé qui tire de ce néant un monde illusoire d'**objets** correspondant à des concepts fragmentaires, le concept qui se présente faisant inévitablement surgir son opposé : je suis / je ne suis pas.. Mais Je suis...

Or **tous** les concepts sont illusoire même ceux qui paraissent sacrés aux chercheurs que nous sommes, tel le Soi ou encore le Samsara, le Nirvana, le Noumène (opposé au Phénomène)... Dès que le mental ordinaire conceptualise il crée un objet intégré dans cet univers phénoménal qui, selon Ramana Maharshi «apparaît et disparaît» dans le néant de l'insaisissable Absolu (encore un concept) ! S'il nous est permis de nous référer à un souvenir personnel, nous avons eu quel-

que peine à comprendre ce que voulait dire un maître Zen lorsqu'il affirmait ; «Pas de phénomène... Pas de Noumène...» Au regard du Soi, Nirvana et Samsara sont identiques, Samsara n'étant que la contre-partie positive de Nirvana. La vérité est insaisissable, le sujet ne pouvant se regarder lui-même sous peine de faire de lui-même un objet. Sans doute faut-il comprendre ici le sens de «Wu Wei» : seule la spontanéité peut permettre une approche du Réel.

Dans le perpétuel jeu de cache-cache auquel nous condamnons le mental ordinaire, l'essentiel est de saisir sur le vif que l'univers manifesté n'est que «l'objectivation de la subjectivité». C'est alors peut-être que l'Eveil peut survenir et que «les montagnes redeviennent des montagnes». Mais la vision se situe alors dans une autre direction - vérité que la science contemporaine commence peut-être à entrevoir.

Seule la «pensée unitive» peut admettre l'identité fondamentale des contraires. C'est ainsi que la surimposition du positif (Samsara) au négatif (Nirvana) crée le Vide révélateur. Le Vide ? Mais, dira le lecteur réticent, n'est-ce pas là un troisième **concept** ? Sans doute, répond l'auteur, mais il n'a pas de contraire puisqu'il est l'insaisissable et que seul peut parvenir à ce Vide le mental intégral. On atteint ainsi la **négation totale** où contraires et concepts sont dépassés.

Cet ouvrage n'est certes pas d'une lecture facile. On ne peut le savourer que par petites gorgées. Mais on se trouve récompensé dans la mesure où cette succession de thèmes, en apparence dispersés, peut amener peu à peu le lecteur à la pure conscience : la conscience unitive, source d'Eveil.

Ceci compris, il va de soi que tous les enseignements nous égarent au moins provisoirement, car, dit l'auteur, «Tout enseignement authentique comporte une approche pédagogique de la vérité par une série de contre-vérités de moins en moins mensongères à mesure que l'élève, se dépouillant de ses ignorances, perçoit que le silence seul peut conduire à l'Eveil».

N'est-ce pas là le fondement même de l'enseignement du Maharshi ?

P.S.



ACTUALITÉ

A propos du film HOLOCAUSTE, une Métaoia nous fait part de son scepticisme quant au rôle éducatif d'une telle production. Elle craint que le film n'invite pas le public à s'interroger sur les circonstances qui ont déchaîné de telles atrocités, le mythe de la supériorité de la race arienne n'étant pas sans relation avec celui de la race élue. Et, au sujet du livre MOÏSE ET LE PHÉNOMÈNE JUDÉO-CHRÉTIEN, notre lectrice écrit : «Comment vous remercier assez de cette étude dont l'actualité grandit avec le déroulement de l'histoire ? Cependant, il me semble qu'il manque un volet à votre triptyque : l'Islam». De fait, l'Islam a légitimé la violence, les guerres, les occupations. Sans remonter loin dans l'histoire, on ne peut oublier le génocide arménien perpétré par les Turcs. Néanmoins l'Islam a connu une longue période où des soufis ont atteint les sommets de la Réalisation et ont légué un enseignement qui peut donner accès à la Connaissance. Y a-t-il, ainsi que le prétendent d'éminents défenseurs de l'orthodoxie islamique, une filiation historique authentique des maîtres soufis, filiation qui remonterait, en une chaîne ininterrompue, jusqu'à Mahomet ? La thèse est difficile à soutenir. Néanmoins les soufis qui s'appliquaient à l'explication ésotérique du Coran, travaillaient à réduire le fossé entre l'orthodoxie et la «subversion soufie». C'était en même temps un moyen d'éviter la mort qui menaçait le soufi accusé de s'identifier à son Principe divin. Al-Hallāj, par un vrai défi, avait choisi de s'identifier à Jésus. Sa hardiesse lui valut le supplice de la croix. La spéculation soufie n'eut qu'à remplacer Jésus par le Prophète pour échapper à une critique sourcilieuse, d'où la tradition littéraire des panégyriques à la gloire de Mahomet.

Les travaux sur la gnose en se poursuivant permettront de montrer que le soufisme s'inscrit davantage dans la tradition gnostique que dans celle du Coran. La revue a déjà publié (Cahier n° 9) une étude de Paulette Duval sur une citation de l'Evangile selon Thomas chez un soufi du 8ème-9ème siècle. La voie est donc ouverte.

Pour l'instant, il semble encore prématuré d'écrire ce troisième volet, ce qui ne nous empêche pas de continuer à nous interroger sur les origines et les effets de la violence dans l'Islam et le judéo-christianisme. Sur ce dernier thème, nous reproduisons ci-après un article intitulé :

Le mythe judéo-chrétien. Comment le transcender ?

Ce texte était destiné au Monde. Cependant même les journaux qui se disent et qu'on croit libres, n'aiment pas qu'on remette en question certaines valeurs établies... Voici donc l'article en question :

Le Monde du 29 novembre a publié sous la rubrique *Idées* deux articles consacrés au judaïsme, le premier de M. Jacques Ruffié intitulé *Le Mythe de la race* et le second de Yehoshua Rask *Les catholiques et les juifs*.

L'étude de M. Ruffié tend à montrer que le schéma de Darwin inspiré de Malthus et repris par Marx, selon lequel la compétition et le triomphe du meilleur, qui élimine les autres, constitue la trame de la vie, le moteur de l'évolution et les conditions du progrès, est un non-sens biologique. L'auteur démontre ensuite que l'optique darwinienne de la division de l'espèce humaine en races est fautive également. Il conclut en affirmant que parler encore de la race juive serait aussi fallacieux que de rassembler dans une même race tous ceux qui pratiquent le jeu d'échec ou la pêche à la ligne.

Il n'est pas question de mettre en doute les arguments scientifiques de M. Ruffié ; mais si l'on se place dans une perspective de dialogue, qui est bien celle que recherchent les auteurs des deux articles, quel est l'apport d'arguments scientifiques ? Il est certes fort intéressant d'apprendre que les juifs polonais et les Polonais non juifs sont biologiquement beaucoup plus proches les uns des autres que juif polonais et juif marocain.

Il n'empêche que le constat scientifique laisse sans réponse la question de la persistance à travers les siècles et même les millénaires de communautés juives. Lorsqu'un jeune couple d'Espagnols, d'Italiens ou de Suisses s'établit en France, les enfants qui ont appris à parler et à écrire chez nous ne se dissocièrent pratiquement plus des Français à 20 ans et que dire de leurs enfants ? Il y a donc un ciment plus fort que la race, c'est celui du mythe religieux surtout lorsque celui-ci, pour se forger, a largement fait appel à la race et au sang - même s'il y a un non-sens sur le plan biologique.

POUR UNE MEILLEURE COMPRÉHENSION DU MYTHE

Tant que nous n'approfondirons pas la genèse du mythe judéo-chrétien, avec le souci de le transcender, les initiatives les plus généreuses en faveur du dialogue aboutiront à des impasses ? M. Yehoshua Rask, parlant des catholiques, se réjouit du chemin parcouru, tout en souhaitant une cordialité définitivement décomplexée, une attitude *chrétienne*.

Plutôt que de vouloir justifier le mythe ou le liquider, il serait salutaire de se demander pourquoi il dérange les uns et les autres. Déjà Freud, comme s'il voulait échapper à son identité véritable, avait fait de Moïse un Egyptien. Son inconscient le poussait à considérer le prophète des accomplissements historiques juifs comme étranger. Le fait de déclarer, à bon ou à mauvais escient, que le mythe de la race est biologiquement un non-sens ne permet pas davantage de dissiper un malaise dont, en toute objectivité, bien peu de personnes sont réellement affranchies, qu'elles soient juives ou chrétiennes.

En montrant plus d'ouverture envers les juifs, les chrétiens témoignent tout simplement d'une meilleure compréhension du mythe dans lequel ils sont eux-mêmes impliqués. Car, ne l'oublions pas, le mythe juif, c'est aussi leur affaire : en s'appuyant sur des textes dont l'authenticité demande à être contrôlée, l'Eglise enseigne que le Christ est venu réaliser les prophéties. Les évangélistes, en général, Matthieu en particu-

lier, nous présentent un Christ nourri de réminiscences bibliques ; il est le Rédempteur promis à Israël, le Messie qui doit assurer le triomphe final du peuple élu. En somme l'Eglise s'est donnée un passé qui remonte à la Genèse en se greffant sur le mythe juif.

Il serait trop long de relater les conflits qui ont secoué l'Eglise des premiers siècles entre les chrétiens judaïsants qui voulaient rester fidèles à la Loi et les pagano - chrétiens qui voulaient s'en affranchir. L'orientation, que nous connaissons remonte au Concile de Nicée (325). Mais les divergences ont été très vives déjà au Concile de Jérusalem vers 48. Au deuxième siècle, la doctrine de Marcion qui rejetait l'Ancien Testament, œuvre d'un Dmiurge vindicatif et cruel, faillit triompher. Persévérant dans cette voie, les gnostiques furent combattus. C'est avec Constantin que l'Eglise connut ses formulations dogmatiques définitives : le Christ, nouveau Moïse, était venu réaliser les prédictions des prophètes de l'Ancien Testament. Le mythe dédoublé allait connaître, après les divergences des débuts, une progression triomphante. Tandis que la branche juive continuait de vivre dans l'attente, Jésus ne répondant pas, selon elle, aux critères messianiques annoncés par les prophètes, la branche chrétienne se fondait sur le Christ pour sauver l'homme. Ce que la Loi n'avait pu faire pour libérer les hommes de l'œuvre néfaste du premier Adam, celui-ci les ayant faits héritiers de la faute originelle, le Sauveur, «dernier Adam» l'accomplirait en réparant le péché par sa mort et sa résurrection : «En lui nous trouvons la rédemption par son sang, la rémission des fautes selon la richesse de sa grâce» (St Paul, Ep. 1.7.).

Le mythe a beau être dédoublé, il n'en est pas moins fondé sur l'Ancien Testament. Vouloir l'oublier, c'est vouloir renier ses origines, c'est méconnaître à quel point le christianisme a hérité des doctrines juives et en particulier des croyances d'une secte que nous connaissons bien aujourd'hui grâce aux découvertes des manuscrits de la Mer Morte à Qumrân : les Esséniens. Nombreux sont les rapprochements que nous pouvons faire entre la secte et l'Eglise naissante, telle qu'elle nous est décrite dans les Actes des Apôtres - même zone géographique, même appel à la pénitence en vue du Jugement imminent, même calendrier pour le repas pascal, même souci d'être les héritiers des prophètes, même attente du Messie Sauveur. On pourrait multiplier les similitudes. On pourrait également établir une concordance entre certains manuscrits de la Mer Morte et les Evangiles canoniques ainsi que les Actes.

Tout cela revient à dire que le christianisme est réellement issu de la matrice juive. Ne pas le reconnaître, c'est multiplier et amplifier les motifs d'incompréhension.

DEUX POINTS DE VUE OPPOSÉS

Un fossé subsiste néanmoins, difficile à combler, c'est le désaccord entre juifs et chrétiens au sujet du Nouveau Testament. Puisque les Evangiles canoniques fourmillent de citations, d'allusions, de réminiscences bibliques tendant à montrer que ce qui a été annoncé s'est accompli par la venue du Messie que tout le monde attendait, il semble, à première vue, que les juifs soient mal fondés de récuser l'Homme de la promesse, et de persister dans une attente vaine et illusoire. Déjà l'essénien Jean-Baptiste avait reçu la

réponse à la question fatidique : «Es-tu celui qui vient, ou en attendons-nous un autre ?» (Lc 1.19 ; Mt 11.3). Il faut néanmoins faire remarquer que la réponse : «... les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, et les sourds entendent, les morts se réveillent, les pauvres sont évangélisés» est constituée d'éléments composites empruntés au prophète Isaïe.

L'exégèse va nous aider à comprendre les deux points de vue opposés sur la venue messianique. Elle nous a appris, depuis qu'elle s'exprime sans entrave, que le texte actuel des Evangiles canoniques est l'aboutissement de plusieurs versions successives au cours desquelles les paroles de Jésus ont été altérées et souvent détournées de leur sens initial. Les derniers rédacteurs des Synoptiques ont procédé à la manière des rabbins qui, avec une liberté que nous qualifierions pour le moins aujourd'hui de légèreté, prenaient isolément telle phrase, tel verset de la Bible, les sortant de leur contexte pour les faire entrer dans une perspective messianique. Les exégètes indépendants et une partie des exégètes confessionnels, qui se penchent sur la genèse des quatre évangiles, voient de plus en plus, dans les emprunts à l'Ancien Testament, des ajouts introduits dans les couches rédactionnelles tardives. On aurait donc fait dire à Jésus des choses qu'il n'a jamais dites. Dès lors, les juifs, qui ont refusé de voir en lui le Messie-Rédempteur, étaient-ils mieux informés que l'Eglise naissante de la situation réelle.

UNE CRUELLE MÉPRISE

A lire les Evangiles canoniques d'un œil neuf, on s'aperçoit vite de l'incompréhension que Jésus rencontre de la part des juifs en général mais aussi de la part de son entourage le plus proche. Il reproche aux scribes et aux pharisiens d'avoir pris les clefs de la connaissance, de n'être pas entrés et d'avoir empêché d'entrer ceux qui voulaient (Mt 23.13 ; Lc 11.52-54). Il malmène ceux qui refusent son enseignement : «Ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain du ciel ; c'est mon Père qui vous le donne, le pain du ciel, le vrai» (Jn 6.32). Il n'entend pas s'inscrire dans la tradition : «Tous ceux qui sont venus avant vous sont des voleurs et des pillards» (Jn 10.8) Rien d'étonnant dès lors que les juifs n'aient pas vu en Jésus *celui qui doit venir*. Ils sont tout simplement conséquents envers eux-mêmes. Les disciples sont guère mieux traités que les juifs. Jésus reproche à Philippe son incompréhension. Il traite Pierre de Satan. Il parle un langage qui est trop fort et nombre de ses disciples l'abandonnent (Jn 6.60 - 66). Il est seul au Jardin des Oliviers, etc. Jésus parle d'un Royaume intérieur que seul peut découvrir celui qui a retrouvé un esprit d'enfance alors que les disciples attendent le salut historique annoncé par les prophètes. Et c'est réellement un dialogue de sourd qui va persister jusqu'à la fin. L'incompréhension est encore plus poignante dans l'Evangile selon Thomas, où sont rapportées les paroles de Jésus sans commentaires et dans une forme archaïque qui en garantit l'authenticité. Les disciples obnubilés par leurs rêves messianiques disent à Jésus : «Vingt-quatre prophètes ont parlé en Israël et tous se sont exprimés par toi». Le Maître, qui ne se perd pas en explications, répond : «Vous avez rejeté Celui qui est vivant devant vous et vous avez parlé des morts». Il veut nous mettre en garde contre la fuite dans le passé comme dans le futur. Pour lui, le Salut n'est ni dans le temps historique ni à la fin de l'histoire et le passage de l'immanent au transcendant ne se fait pas dans le devenir. C'était beaucoup demander à des gens qui vivaient le mythe d'une libération et d'un triomphe collectifs. Aussi le mythe fut-il plus fort que la réalité ; Jésus étant retourné au Père, tout fut entrepris pour qu'il puisse se développer sans entrave. Aussi les derniers rédacteurs des Evangiles.

canoniques nous présentèrent-ils un Jésus nourri de réminiscences bibliques, un Messie-Rédempteur venu racheter non pas seulement Israël mais l'humanité tout entière. Néanmoins, plus le temps passe, plus semblent précaires, les chances de salut de l'humanité.

LE REcul NÉCESSAIRE

Pour que les difficultés s'aplanissent entre juifs et chrétiens, il est nécessaire que les uns et les autres puissent transcender le mythe ; et ils ne peuvent le faire de part et d'autre que par la découverte de leur identité véritable. Impliqués dans le mythe qui fait corps avec eux-mêmes, ils sont en quelque sorte dans la situation de l'homme qui rêve en dormant : seul l'état de veille permet de se rendre compte qu'on a rêvé. Comment dès lors acquérir la possibilité d'être le «spectateur du spectacle» ? De même qu'on ne peut apprécier le mouvement qu'en fonction du repos et vice-versa, de la même manière, on ne peut analyser le mythe judéo-chrétien qu'en fonction d'une norme qui serait au mythe ce que le repos est au mouvement. Dans Moïse et le phénomène Judéo-chrétien, nous avons analysé l'origine, le développement et les limites du mythe. Une image nous aidera à mieux comprendre le phénomène. Imaginons une banquise énorme sur laquelle se sont hissés des naufragés. Elle dérive mais rien à l'horizon ne permet de mesurer la dérive jusqu'au moment où une montagne apparaît dans le lointain. Il fallait ce point fixe pour percevoir et apprécier le mouvement.

Aujourd'hui comme il y a 2000 ans, Jésus est la norme qui nous permet de comprendre le mythe et d'en mesurer les limites. N'ayons pas peur de nous soumettre à l'épreuve. Jésus nous enseigne qu'il n'y a de libération vraie qu'individuelle dans la découverte du Royaume intérieur, tout le reste étant donné par surcroît. C'est à cette lumière qu'il faut soumettre le mythe juif, lequel, en très bref, peut se résumer ainsi : élection par un Dieu tout-puissant d'un peuple, le peuple hébreux, appelé d'abord à conquérir un pays, la terre de Canaan, et ensuite, par l'entremise du Messie, à régner sur les Nations. Dans cette perspective, c'est le peuple qui est primordial et non la personne : c'est la collectivité qui doit être protégée et défendue, non l'individu. Il s'agit donc d'inverser la vapeur, de passer de l'identité traditionnellement collective à l'identité individuelle préconisée par Jésus.

Chez les chrétiens, le salut est également conçu en mode collectif. Le Christ s'incarne dans l'histoire pour sauver l'humanité pécheresse tout entière. Sa venue est le témoignage de l'impuissance de l'homme à parvenir au salut en dehors de la rédemption. Le Christ se substitue à son Père pour prendre les hommes en charge. Dans cette nouvelle perspective, le Sauveur fait à notre place ce que nous ne pouvons faire. Dans le judaïsme, Yahvé, veut tout faire pour un peuple qu'il s'est choisi à condition que ce peuple lui soit fidèle. A des variantes près - et qui sont importantes -, il s'agit dans les deux cas d'une prise en charge. Pour Israël la prise en charge est seulement promise. Avec le Christ, la prise en charge se veut effective. Mais dans l'un et l'autre cas, elle empêche l'homme de se prendre en main lui-même et le maintient dans une situation précédepienne qui bloque son processus de maturation tout en l'empêchant de poursuivre sa réalisation intemporelle. Ainsi, dans le cadre du christianisme comme dans celui du judaïsme, l'individu se trouve dans l'impossibilité de se structurer par rapport au père. Tout se passe comme si le chrétien croyait que le sang rédempteur vient compenser son infirmité radicale à se réaliser lui-

même. Il devient, lui aussi, lorsqu'il cherche dans la régression l'éviction du père, une proie facile de l'autorité despotique.

Les deux types d'homme qu'engendre un Dieu inaccessible - même sous les traits du Fils - se complètent pour la réalisation de grands desseins temporels collectifs. Cependant l'homme en tant qu'individu est sacrifié au profit du groupe et il lui devient impossible de se réaliser en tant qu'être humain.

Avec Jésus, l'échelle des valeurs est inversée : la dignité de l'homme pris isolément est restaurée : «En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera, lui aussi, les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes encore» (Jn 14.12). La réalisation est une aventure à la fois individuelle et intérieure. Pour celui qui a compris en profondeur l'enseignement libérateur, il n'y a plus ni juifs ni chrétiens. Le mythe est transcendé.

E.G.



POÉSIES

PERCÉE

*J'ai pratiqué une brèche
dans le ciment de tes habitudes
juste à l'endroit
où le devenir devient passé.
La fente,
comme la crevasse du glacier,
laisse voir la couleur de la plénitude,
celle que l'œil terrestre jamais n'a vue
dans les arcs-en-ciel d'après l'orage.
Puits de lumière,
eau des origines,
le vert émeraude flamboie et sintille en son centre
où plongent les ondes concentriques.
Réalité insondable
qui noie l'imposture de l'image
et dément la démente de l'imaginaire.
Du pôle intérieur
s'exhale en feu la vive clarté.
Soleil de minuit,
théophanie de l'Amant.
Je me suis fait tout près de toi
pour que tu ne doutes plus,
sous la lumière émeraude
dans la nuit obscure,
que si je n'étais celui qui fait voir,
tu ne verrais pas.*

E.



SOLITAIRE



*Heureux les solitaires
Les exilés du monde
Ceux qui n'ont nulle demeure
Et nul recoin de terre !
Heureux les vagabonds
Que nulle maison n'attache
Et qui marchent toujours
Selon le chant du vent !
heureux les solitaires
et les dépossédés
Heureux les vagabonds
Qui marchent parce qu'ils SONT.*



Gabrielle Depolla



PASSANTS

*il y a des jours comme des déserts
et des nuits comme des tombeaux
ces jours-là ces nuits-là
il me faut la froideur du marbre
et la bise du grand Nord
pour vouloir encore la tiédeur d'une couche
il y a des heures comme des gouffres
où la vie s'engloutit sans même la voir filer
comme dans le sablier triste
il y a des minutes comme des poignards
quand on voit se perdre l'espoir
de ne pas connaître la mort
quand se dissout le désir de connaître
pour savoir enfin
savoir
qu'il y a des secondes d'éternité
savoir l'amont et l'aval
la berge et le fil de l'eau
et l'indolance du nénuphar
et le pas spongieux de la mouvante poule d'eau
sur ses feuilles immobiles
savoir que nous passons
comme l'hirondelle et le printemps
comme le fruit retourne à la terre
savoir que l'amour nous aide à porter
la douleur d'être passants.*

Walther
5-4-1978